

# Florimont dans l'imprimé lyonnais d'Olivier Arnoullet (1529)

Marie Madeleine Castellani

► **To cite this version:**

Marie Madeleine Castellani. Florimont dans l'imprimé lyonnais d'Olivier Arnoullet (1529) . Les premiers imprimés français et la littérature de Bourgogne (1470-1550), Oct 2015, Dunkerque, France. <hal-01728400>

**HAL Id: hal-01728400**

**<https://hal.univ-lille3.fr/hal-01728400>**

Submitted on 10 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Florimont* dans l'imprimé lyonnais d'Olivier Arnoullet (1529)

L'*editio princeps* de l'imprimé de *Florimont* a été publiée à Paris, chez Jean Longis<sup>1</sup> par Girart Moët de Pommesson le 20 avril 1528. Le texte a été édité pour la deuxième fois un an plus tard à Lyon, chez Olivier Arnoullet, comme l'indique la page de garde : *On les vend a Lyon sur le Rosne pres nostre Dame de confort cheulx Olivier Arnoullet*, sous la forme d'un imprimé *in quarto* actuellement conservé à la bibliothèque de l'Arsenal<sup>2</sup>. La date de parution est le 1<sup>er</sup> juin 1529, comme on l'apprend par le colophon :

*Cy fine ceste presente hystoire et ancienne cronique de l'excellent roy Florimont/nouvellement imprimee a Lyon par Olivier Arnoullet. Le premier jour de Juing L'an mil cinq cens vingt et neuf.*

Cet imprimé compte sept cahiers numérotés par des signatures allant de a jusqu'à g<sup>3</sup>. Chacun d'entre eux présente une numérotation secondaire en chiffres romains, allant de I à IV, à l'exception du premier cahier commençant à A.II. Le dernier cahier n'est pas complètement utilisé : la dernière page est blanche. L'ensemble comporte cinquante-quatre folios recto-verso (soit 118 pages<sup>4</sup>). Le texte est écrit en longues lignes au nombre de 35 par page, ce qui est supérieur au nombre de lignes de l'imprimé parisien, qui n'en comporte que 29 ; la présentation est donc extrêmement compacte. Il n'y a qu'une seule illustration contre 6 (une grande gravure et cinq petits bois gravés) pour l'exemplaire parisien<sup>5</sup> : un seul bois sur la page de garde avec une scène peu explicite présentant cinq personnages ; on ne trouve ensuite que des initiales ornées de végétation.

---

<sup>1</sup> Des exemplaires de cet imprimé se trouvent à Chantilly, Musée Condé III F 81, à Londres : London, BL G 10404 et à Séville : Biblioteca Capitulary Colombina 1.2.6. Voir Fiche *RHR* établie par Sergio Capello.

<sup>2</sup> Bibliothèque de l'Arsenal, Réserve in 4° B. L. 4285. Il s'agit, selon Sergio Capello, du seul exemplaire connu de cet imprimé. Olivier Arnoullet republia le roman en octobre 1555 sous le titre : *Cronicque de l'excellent Roy Florimont filz du noble Mataquas duc d'Albanie. En laquelle est contenu comment en sa vie mist à fin plusieurs adventures, et en faitz chevaleureux se maintint si vaillamment contre l'admiral de Cartage et Candobras roy de Hongrie, que devant sa mort se trouva roy couronné de cinq royaumes. Et comment pour l'amour de la damoysselle de l'Isle Celée par troys ans mena vie si douloureuse qu'il fut appellé povvre perdu*. Lyon, Olivier Arnoullet, 1555. Exemplaire : Bnf, Rés. Y2-687. Voir la notice de Chiara CONCINA, *op. cit.*, p. 281.

<sup>3</sup> Ces signatures sont placées en bas à droite des folios débutant les cahiers.

<sup>4</sup> Pour la commodité des références, nous avons numéroté les pages. Le premier cahier comporte donc les pages 1-16, à partir de la page de garde, le second les pages 17-32, le troisième les pages 33-48, etc. Selon cette numérotation le livre se termine à la page 117, qui est suivie d'une page blanche (118).

<sup>5</sup> Ces informations sont tirées de la notice de Chiara CONCINA, « *Florimont* imprimé », *Nouveau Répertoire de mises en prose (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, dir. Maria COLOMBO TIMELLI, Barbara FERRARI, Anne SCHOYSMAN et François SUARD, Paris, Classiques Garnier, 2014 (*Textes littéraires du Moyen Âge*, 30 – *Mises en prose*, 4), p. 277.

Le texte est réparti en au moins 45 chapitres (ce qui est un peu plus que dans la version Longis où Ciara Concina en compte 44), non numérotés mais signalés au moins par une lettrine et généralement une rubrique. Cependant, au chapitre 35, entre les pages 74 et 75, bien qu'il n'y ait pas de solution de continuité, il manque une partie du texte, le haut de la page suivante poursuivant une phrase déjà commencée<sup>6</sup>. Ce chapitre n'a d'ailleurs pas de titre. Les chapitres 22 et 42 n'ont pas non plus de titre. Mais leur texte semble s'enchaîner correctement ; ainsi, à la fin du chapitre 21, les compagnons de Florimont s'arment ; au début du chapitre 22, on lit : *quant le povvre perdu fut armé* (il s'agit d'ailleurs là encore d'un recto-verso). Quant au chapitre 42, il commence au milieu du folio 93. Il ne semble donc rien manquer.

On peut ajouter qu'une main anonyme et tardive a indiqué dans les pages blanches précédant le texte la remarque suivante, transcrite ici le plus fidèlement possible<sup>7</sup> :

*je crois que c'est ici la 1ere édition du roman de Florimont quoyque la biblioteque des romans en marque une édition in 4° goth. parue sans datte*

*Il y en a aussi ~~une édition~~ des manuscrits tant envers quen prose ceux en vers sont rares etprecieux jenay une edition troyes oudot 1612*

Cette remarque est doublement inexacte puisqu'il existe bien une version antérieure, celle de Paris, chez Jean Longis, datée du 20 avril 1528<sup>8</sup> et que, d'autre part, les manuscrits en vers sont quand même au nombre de seize<sup>9</sup>.

Les deux imprimés sont fort proches et il semble qu'Arnoullet ait repris la publication parisienne : même titre, même prologue, même formule finale dans le colophon, le lieu de publication excepté bien sûr. Selon Laurence Harf, qui a étudié ces deux versions, « de l'édition parisienne de 1528 aux éditions lyonnaises, le texte ne change pas<sup>10</sup>. » En revanche, l'éditeur canadien Theodore Kendris constate que l'édition lyonnaise corrige celle de Paris tout en insérant quelques bourdons :

Elle corrige souvent les erreurs de l'édition de 1528 ; cependant, elle en commet d'autres, comme le

---

<sup>6</sup> [...] *courage ne langue changer a plus sage que luy*. Le texte se poursuit normalement dans l'édition Longis (au f<sup>o</sup> Oiv<sup>o</sup>). Notre imprimé en revanche se poursuit par « parmi ung champ ou n'y avoit sentier ne voye », texte qui se trouve au f<sup>o</sup> Oiiiv<sup>o</sup> de Longis, qui commence avec « avoit sentier ne voye ».

<sup>7</sup> Nous conservons au maximum la graphie et les corrections (éléments barrés) de cette mention manuscrite. En fait les manuscrits de la version en vers ne sont pas aussi rares qu'il est dit ici. Voir l'introduction de l'édition HILKA qui en mentionne 14 : Aimonn von Varennes *Florimont ein altfranzösischer abenteuerroman*, « Gessellschaft für romanische Literatur », band 48, Göttingen, Niemeyer, Halle, 1932.

<sup>8</sup> Cette version a été publiée par Theodore Kendris, dans une thèse soutenue à l'université Laval au Québec, sous la direction de Jean-Claude Moisan en décembre 2001. L'éditeur y procède à l'inventaire des différentes versions manuscrites et imprimées de l'histoire de Florimont (pages xxi-xxxiv de sa thèse).

<sup>9</sup> Selon la fiche ARLIMA dans sa version la plus récente (2015). Hilka n'en comptait que 14.

<sup>10</sup> Laurence HARF-LANCNER, « *Florimont* : du roman d'Aimon de Varennes à la mise en prose de 1528 », *Le Roman à la Renaissance*, Actes du colloque international organisé par Michel SIMONIN (Université de Tours, Centre supérieur de la Renaissance, 1990), publiés par Christine DE BUZON, *RHR*, Janvier 2012, 15 p., [pp. 187-201 dans la première publication ici reproduite], citation p. 190.

démontrent les bourdons. L'un d'eux, au folio *Aiv r<sup>o</sup>*, fait la preuve que cette édition est postérieure à notre texte de base. Il est clair que le typographe avait *Florimont (1528)* sous les yeux car ce qui manque « longue voye par le pays de Nubie, Roussie, et Antioche » fait une ligne entière dans *Florimont (1528)*<sup>11</sup>.

\*\*\*

Il convient de se demander si ces imprimés ont un lien avec les mises en prose, notamment avec la version bourguignonne, celle de l'atelier de Wavrin, le BnF fr. 12566<sup>12</sup>. Une comparaison des contenus permet de voir, par exemple, que beaucoup des éléments géographiques présents dans la prose bourguignonne, particulièrement riche dans ce domaine, n'apparaissent pas ici. Il manque, comme d'ailleurs dans l'imprimé parisien, un épisode spécifique de la version bourguignonne, le long développement sur la guerre qui oppose Florimont aux Carthaginois<sup>13</sup>, épisode qui situe le récit au temps des guerres puniques. Certes Carthage fait bien partie des territoires qui reviennent au héros, mais alors qu'au chapitre CIII de la mise en prose cette terre est donnée à Soliman et à Hardoubal, dans l'imprimé c'est à *son pere* (p. 105) que Florimont en fait don. En revanche, pour cet épisode et notamment pour la façon dont les terres conquises par Florimont sont distribuées, on constate que le texte de l'imprimé est très proche du texte en vers d'Aimon de Varennes :

Aimon (vv.13547-51)

Imprimé (p. 105)

*Son peire donait a estaige  
Li rois la cyté de Quartaige ;  
A Cartaige por ce le mist  
Que Dido, qui la cité fist,  
Le sot mout bien faire por aisse*

*A son pere donna la cité et la terre de Cartage que Dido  
fist edifier pour le vivre delicieusement car le pays estoit  
fort fructueux.*

De la même façon, on retrouve dans les deux textes l'idée que la rente d'Alpatris (le même nom apparaît v. 13565 et p. 105) revient à l'hôte de Florimont, Delfin :

Aymon (vv. 13565-68)

*La rante Alpatris dona  
A son oste, qu'il mout ama  
.C. chevaliers en puet tenir  
A Magalon le fait venir.*

Imprimé (*ibid.*)

*Alpatris eut tant qu'il vivoit la rente des peages que les  
marchans devoient au port de l'isle Malgalon. Et pource  
que Delfins l'avoit tant aymé et fait de si bons services  
le fit venir en l'isle Magalons et lui bailla cent chevaliers pour se  
maintenir honnestement avec rentes pour les vivre et entretenir  
chevaleureux estat.*

Le prologue de l'imprimé ne mentionne pas non plus un trait particulier au manuscrit bourguignon 12566 : le Picard parti à dix-huit ans de sa région natale pour un pèlerinage à

<sup>11</sup> Th. KENDRIS, *op. cit.*, Introduction, p. xxxi.

<sup>12</sup> Texte publié par Hélène BIDAUX dans sa thèse soutenue sous notre direction en mars 2007.

<sup>13</sup> Voir Marie-Madeleine CASTELLANI, « Romains et Carthaginois dans le *Florimont en prose*. Pour une lecture politique du *Florimont en prose*, in *Mettre en prose aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 97-107.

Jérusalem, détourné par une tempête vers Salonique, où il aurait trouvé la source de son texte. Cette version de la découverte et de la transmission du texte est entièrement différente de celle de l'œuvre en vers, où l'auteur dit avoir trouvé sa source à Philippopolis, aujourd'hui Plovdiv en Bulgarie. Il faut donc bien en conclure, comme nous le signalions dans la fiche du *Nouveau répertoire des mises en prose* portant sur le fr. 12566 : « Cette version de *Florimont* n'est pas passée à l'imprimé<sup>14</sup>. »

Si on abandonne l'exemplaire Arnoullet pour se tourner vers l'autre tradition de mise en prose, celle retenue dans les manuscrits BnF fr.1490 et Ars. 3476, on constate que Ciara Concina affirme elle aussi, dans sa notice du même répertoire sur cette tradition, que : « Cette version du *Florimont* n'a connu aucune diffusion ultérieure<sup>15</sup>. » Et, parlant dans une autre notice, du *Florimont* imprimé à Paris chez Jean Longis, elle réaffirme : « Cette version de *Florimont* n'est transmise que par des imprimés. » Ce double constat confirme ce que Laurence Harf disait dès 2012 dans l'article de la *Revue d'humanisme et de Renaissance* évoqué plus haut. Elle y montre bien que *Florimont* présente un cas tout à fait particulier : les imprimés s'inspirent non d'une version en prose intermédiaire mais directement de la version en vers, dont ils constituent en fait la véritable première mise en prose, y compris dans l'organisation en chapitres, entièrement due à l'imprimeur<sup>16</sup>.

On pense désormais que l'auteur du texte-source en vers, Aimon de Varennes, serait selon toute probabilité originaire de Châtillon-sur-Azergue<sup>17</sup>, dans le Rhône, et qu'il aurait utilisé un dialecte de cette région avec des traits lyonnais marqués<sup>18</sup> même si ceux-ci ont été corrigés par l'éditeur moderne<sup>19</sup>. Or Olivier Arnoullet a publié par deux fois le texte, en 1529 et en 1555<sup>20</sup>. Dans l'histoire de la transmission du récit, l'imprimé reprend les indications d'Aimon, selon lequel le texte, découvert à *Phelipope ville grecque*, aurait été rapporté en France par un homme de tel souvenir que sa mémoire toutes autres passoit et traduit du grec en latin puis en français dans la région lyonnaise : *et en lyonnois comme vertu l'enhortoit la convertit de Grec en latin et de latin en françoys* (aII). On peut émettre l'hypothèse que si

---

<sup>14</sup> *Nouveau répertoire des mises en prose*, article *Florimont* (ms fr. 12566), p. 259-66, citation p. 264.

<sup>15</sup> *Nouveau répertoire des mises en prose*, article *Florimont* (mss fr. 1490 et ars. 3476), p. 267-76, citation p. 275.

<sup>16</sup> Theodore Kendris fait le même constat d'absence de continuité entre les proses et l'imprimé : « il n'y a pas de progression linéaire entre la version en vers, celles en prose et les versions imprimées, et [...] le remanieur de la version imprimée a choisi de suivre le poème au lieu de calquer son texte sur une version manuscrite en prose. » (p. xxvi).

<sup>17</sup> Laurence HARF-LANCNER, « Le *Florimont* d'Aimon de Varennes, un prologue du *Roman d'Alexandre* », *CCM* 37, 147, 1994, pp. 241-253, citation p. 242.

<sup>18</sup> Brigitte HORIOT, « Traits lyonnais dans *Florimont* d'Aimon de Varennes, » *Travaux de linguistique et de Littérature*, 6 :1, 1968, p. 169-185.

<sup>19</sup> ID., *ibid.*, note 5.

<sup>20</sup> Réserve BnF Y2, 687. Laurence Harf indique dans une note de son article cité ci-dessus que Brian WOLEDGE (*Bibliographie des romans et nouvelles en prose antérieurs à 1500*, Genève, 1954, Supplément 1975) signale deux éditions (1553 et 1558) qui, selon elle, « semblent se confondre avec la version de 1555 », *op. cit.*, p.189, note 13.

l'imprimé d'Arnoullet, trop proche de la version de Paris, n'a pas conservé de traits lyonnais, cette localisation a pu favoriser les publications lyonnaises successives de ce récit, comme le maintien d'une forme de patrimoine.

Si l'on compare la fin du récit de l'imprimé et des manuscrits en vers, on constate que celui qu'édite Hilka (ms. F) ne parle de la mort de Florimont que de façon extrêmement vague : *Son fils [Philippe] remeist après sa mort.* (v. 13585) et que le texte se termine sur un éloge de Florimont : *de plusors rois fut rois clameis* (v. 13676). En revanche, le ms. B donne une version différente de cette mort :

[Florimont] *Molt mena tout jors bonne vie  
Avec la roïne s'amie  
Tant qu'en Babiloine en ala.  
De traïson ne se garda.  
La fu il mors par traïson ;  
Ce fu grans duelz de teil baron [...]  
Quant [Phelipes] sot ses peres mors estoit,  
En Babiloine en ala droit,  
Trestous mist a destruission  
Ciaus qui firent la traïson,  
Morir les fist de mort amere  
Puis s'en retorna a sa mere  
Qui ne vesqui puis se poi non,  
De duel mori Florimont<sup>21</sup>.*

L'imprimé lyonnais s'achève sur les mêmes circonstances :

*[...] mais fortune qui l'avoit tant eslevé luy conseilla d'aller en Babilone ce qu'il fist ou quant y fut ne se peult garantir de la trahyson que luy firent les Babiloniens et tant qu'il y mourut dont son filz Phelippes en print si dure vengeance que de mort amere traicta ceulx qui estoient cause de la mort de son pere puis s'en retourna avec sa mere qui tant portoit dueil d'avoir perdu son espoux que depuis ne vesquit sinon bien peu. (p. 106)*

Il semble donc que l'on puisse faire l'hypothèse d'une connaissance par l'auteur de l'imprimé (Arnoullet ou plus probablement Girart de Moët, le texte étant identique à quelques graphies près<sup>22</sup>) du manuscrit B<sup>23</sup>.

D'autres indices du contact direct avec le texte en vers se trouvent aussi dans des détails de vocabulaire : ainsi alors que, dans la mise en prose bourguignonne, Florimont déclare : *je voel delivrer les serfs vos hommes et remettre en leur premiere franchise*, le texte en vers comme l'imprimé utilisent le terme de *chetis/chetifs* : *pour les chetifs de la contree delivrer* (imprimé) ; *wel delivrer les chetis/ que voi morir en cest pais* (Aimon, v. 2093-94).

<sup>21</sup> Édition d'Hilka, p. 539, variante, vers non numérotés.

<sup>22</sup> Peut là où notre imprimé donne *peult*, *portoit de dueil* au lieu de *portoit dueil*, *depuis* au lieu de *despuis*. Édition Kendris, p. 110, fol U1r°. La même dédicace aux *gentilz espritz* qui servent *dame Palas* suit la mention *finis*.

<sup>23</sup> Voir aussi sur ce point les analyses de Laurence Harf, art. cit., p.191 *sqq.* Elle parle d'un « manuscrit proche de BN 792. »

De même l'imprimé est souvent moins pittoresque que la mise en prose, par exemple, dans la description de la *pucele de l'isle celee*, il ne retient que l'essentiel et ne présente pas les adjectifs du manuscrit bourguignon (*ung moult bel destrier blanc... une moult belle et riche espee*, XXVII, 2). L'imprimé est, là encore, plus proche du texte en vers.

Cependant, on constate que, parfois, le texte en vers n'est plus compris (alors qu'il l'était dans la mise en prose) ; ainsi la source fait dire à la fée : *il m'ait ossis mon peire/Un mien serorge et un mien frere* (v. 2447-2448), ce qui devient : *par que aultre ffoys mon pere, Serourge, et ma mere furent occis* (BII v° = p. 20). Le mot *serourge* (beau-frère) est pris pour un nom propre. Dans le manuscrit bourguignon, le monstre que combat le héros a : *chief de lyeppart et le cors d'un moult grant dragon, mais vers les cuisses estoit a maniere de serpent*. Dans l'imprimé, il a bien la *teste d'ung liepart orgueilleux* [Aimon : *chief de leupart*, v. 1973] mais *corps de grue par l'air vollant et stature [...] espoantable* (fol. B = p. 17)<sup>24</sup>. Le manuscrit en vers donne corps de *guivre*, mot qui n'est sans doute plus compris mais l'erreur donne une allure bizarre au monstre, certes toujours ailé, mais sans doute moins *espoantable*. Du coup, en l'absence de *guivre*, la description du bas du corps qui *fut de serpent et de poisson* (v. 1978) est supprimée, de même que *le fellon regart* (v. 1975) du monstre. Le récit du combat est lui aussi considérablement réduit<sup>25</sup>.

Une autre différence de perspective est sensible entre l'imprimé et le manuscrit bourguignon quand on examine le titre de la page de garde de l'imprimé qui résume brièvement le récit qui va suivre :

*L'hystoire et ancienne cronique de l'excel<sup>26</sup>-lent roy Florimont filz du noble Mataquas duc d'Albanie. En laquelle est contenu comment en sa vie mist a fin plusieurs adventures et en faitz chevaleureux se maintint si vaillamment contre l'admiral de Cartage et Candobras roy de Hongrie que devant sa mort se trouva roy couronné de cinq royaumes. Et comment pour la-mour de la damoysselle de Lisle Celee par troys ans mena vie si douloureuse qu'il fut appelle pouvre perdu.*

Cette page de titre reprend mot pour mot celle de la version Longis, ce qui confirme qu'Olivier Arnoullet suit de très près la version parisienne. Mais on constate que ce résumé ne suit pas l'ordre des faits : l'épisode carthaginois est postérieur à l'épisode hongrois et celui de

---

<sup>24</sup> Maria Colombo-Timelli nous a signalé lors du colloque de Dunkerque d'octobre 2015 que le mot *guivre* était mal connu des lecteurs des versions tardives. De ce fait, les auteurs le glosent souvent pour le rendre compréhensible à leurs lecteurs. Notre auteur en revanche ne semble plus le comprendre lui-même.

<sup>25</sup> On peut signaler aussi quelques bizarreries : ainsi le nom de Mataquas apparaît (outre le titre) alors qu'il n'est pas encore intervenu dans le récit. L. Harf signale (art. cit., p. 194. Voir aussi ses notes 22 et 37) deux autres erreurs du prosateur parisien qui n'a pas compris le texte en vers. Elle ne signale pas celle de la grue. La même description se trouve chez Longis où le monstre a aussi un corps de grue (éd. Th. Kendris, p. 21, f° Di v°).

<sup>26</sup> Jusqu'à cette lettre, les mots sont écrits en plus gros (x3) et en rouge.

l'Île celée les précède tous deux. Le résumé s'achève sur l'épisode féérique qui donne l'explication du nom d'emprunt de « pauvre perdu ».

Plus important peut-être, et qui sépare définitivement notre exemplaire (comme celui de Paris) du manuscrit bourguignon, le résumé ne fait aucun lien explicite avec l'histoire d'Alexandre, dont Florimont est pourtant le grand-père et alors même que le nom du Macédonien apparaît très tôt dans le récit d'Aimon, dès les v. 103-104. Le résumé ne mentionne pas non plus les deux Philippe (le beau-père de Florimont et son fils, père d'Alexandre), alors que l'histoire du premier occupe les sept premiers chapitres du récit retenu dans l'imprimé et que, de son côté, la source en vers nomme Philippe, père d'Alexandre, dès le v. 108. Aimon suggère, mais en présentant cela comme une calomnie, que Nectanabus pourrait être le père d'Alexandre : *Les gens en dissoient folie/Qu'Olimpias fut s'amie,/Alixandres ses fils estoit./Mais cil mantoit qui le dissoit ;/Grant mensonge fu c'on le dist ;/Car Alixandres puels l'osist./Mout dit on de mal par le mont.* (v. 3887-3893). L'imprimé ne reprend absolument pas cette histoire :

*[la dame] print Deufas qui de Candobras estoit nepveu et tant geurent ensemble qu'elle en eut ung beau filz nommé Nactabus qui depuis fut roy et tant sceut d'enchantemens que si quelque creature vouloit passer en l'isle Celee pour rober ou faire mal il faisoit tellement mesler la mer avec les ventz que les navires perissoient<sup>27</sup>.*

La mise en prose bourguignonne, en revanche, insiste beaucoup sur la filiation entre Florimont et Alexandre, ce qui n'est pas le cas ici. Bien sûr le texte signale, à la fin (p. 105) que *Phelippon [...] fut pere d'Alexandre*. Mais le Macédonien est le grand absent de cet imprimé qui se termine, on l'a vu par la mort de Rommadanaple, épouse de Florimont, sans insister sur la déchéance de Philippe de Macédoine, mauvais souverain présenté comme un contre-exemple à la fois de son père Florimont et de son fils Alexandre le Grand.

Même si elle signale quelques différences, comme par exemple la séparation en deux parties du songe de Mataquas, qu'on retrouve dans notre imprimé, Laurence Harf insiste sur la fidélité de l'auteur de l'imprimé parisien, probable source du nôtre, par rapport au roman en vers :

La comparaison du roman en vers de 1188 et du roman en prose de 1528 est d'autant plus intéressante. Le long roman est devenu un récit court mais complet dans lequel Girard de Moët réussit le tour de force de n'oublier aucun élément narratif. La structure du roman courtois est scrupuleusement respectée, tout comme la complexe thématique de l'amour et de la prouesse, des errements de la Fortune et des songes prophétiques<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> On signalera que, curieusement, cette allusion à une activité de piraterie de Nectanabus est présente dans la mise en prose, même si c'est un trop petit indice pour voir une influence de cette version sur l'imprimé.

<sup>28</sup> *Op. cit.* p. 190.

On peut cependant relever quelques différences par rapport à l'écriture d'Aimon. Ainsi, la prose imprimée suit de très près les vers mais tend à privilégier le récit des aventures sans même développer outre mesure les scènes de combat et de conseil ; elle se distingue ici encore de la mise en prose bourguignonne caractérisée par son goût pour l'amplification. Par souci de clarté, parfois au prix de redondances, l'imprimé souligne nettement le passage d'un épisode à l'autre, notamment grâce à la mise en chapitres et à l'insertion des rubriques, évidemment absentes du texte-source. Ainsi, la transition entre l'histoire de Philippe et celle de Florimont est bien plus marquée dans l'imprimé que chez Aimon :

Aimon : *Si lairons des .II. rois a tant,/Si vos dirons d'un atre avant [...] Oez, signor, et faites paix ! De Florimont oroïs hui mais/et de son peire Mataquas, qui estoit sires de Duras* (v. 1673-74 et v. 1685-88)

Imprimé : *Mais a tant se taist l'histoire a parler de luy pour sçavoir quel fut Florimont et les prouesses qu'il fist en sa vie* (p. 15)

Outre cette phrase, qui donne le sujet, les autres informations, dont les noms de Florimont et de Mataquas, apparaissent dans le titre du chapitre suivant, qui annonce également le songe du roi de Duras. De plus, le début de ce chapitre indique : *Pour delaisser le parlement du roi Phelippes et de Candobras jusques a ung aultre lieu, il est licite donner a congnoistre pour mielx l'hystoire entendre que Florimont fut filz [...]* » (p. 15). La volonté de clarté est explicitement prise en compte. Le nom de Florimont apparaît donc à la fois dans le titre de chapitre et dans les phrases de conclusion et d'introduction, là où, par exemple, le manuscrit bourguignon se contentait de : *Or vous lairay atant des deux rois et parlerai d'aultre, tant que point sera de y retourner*<sup>29</sup>.

L'une des principales caractéristiques de l'imprimé, signalée aussi par Laurence Harf pour Girart, est la présence de passages moralisants, et cela dès le prologue<sup>30</sup> ; celui-ci, on l'a vu, fait du texte surtout un récit d'aventures chevaleresques qui permettent que l'on garde éternellement en mémoire le nom d'un héros (p. 2). Certes l'aspect moralisateur n'était pas entièrement absent du texte d'Aimon qui commençait par un développement de ce type long de 65 vers (v. 37-102), fait de *laudatio temporis acti*, par exemple : *a cel tans estoit amour vive/qui ores est povre et chaitive* (v. 53-54), et d'éloge de la largesse : *Car largesce est meire d'amour/Et de proesce et de valour.* » (v. 95-96). On en retrouve l'écho dans le prologue moralisant de l'imprimé, la remembrance des *vertueulx faitz anciens* » *permettant aux « nobles » de « los, honneur et vertu acquerir* (fol. 2r<sup>o</sup>). Mais la prose se caractérise par la

<sup>29</sup> Édition Bidaux, XVIII, 29, p. 172.

<sup>30</sup> Ce prologue est lui aussi entièrement chez Girart.

multiplication des formulations proverbiales : ainsi *amours non ensuivant doctrine souvent n'a cure de son pareil* (f. 12), *les princes ne doyvent riens faire sans conseil* (fol. 13 r°), *de deux conseils on doit tousjours le meilleur eslire* (*ibid.*), *mieulz vault remanoir a honneur qu'estre subject* (p. 14), *jeunesse [...] est de telle condition qu'elle n'a cure de tousjours en ung lieu remanoir* (p. 16), *cil est por fol tenu qui sa vergongne voyt et ne la veult fuyr* (p. 17), etc. Il y a pratiquement un proverbe par page, voire davantage : ainsi l'échange amoureux entre Rommadanaple et le héros est presque entièrement fondé sur l'usage de formules proverbiales, parfois calquées il est vrai sur les vers, ainsi : *qui amour veult longuement garder tenir se doit de parler follement* » (BIII, p. 21) [Aimon : *qui amor vuelc lonc tens garder/Gart soi de folement parler* v. 2555-56], alors que les métaphores sont très réduites (par exemple l'amour comparé à une source), voire supprimées.

Curieusement, le poème en rimes équivoquées situé entre le mot *finis* et le colophon, s'il a également une portée morale, est dédié aux *gentilz espriz/vous qui n'estes pas las/Incessamment servir dame Palas* », ou à ceux qui sont nommés les *amateurs de science*. Par rapport au prologue qui mettait au premier plan les valeurs chevaleresques, il semble qu'il s'agisse plutôt ici d'*acquérir/aulcun sçavoir ou vertu*. Pourtant, les allusions savantes du texte en vers, comme celles renvoyant aux romans antiques (particulièrement à l'*Eneas*) et aux *Ovidiana* (Narcisse, Pyrame) dans le discours de Flocart à son disciple (Aimon, v. 3955-3980) sont totalement supprimées. Les enseignements du maître de Florimont, qui devraient être des exemples de développements didactiques sont très fortement réduits, particulièrement par l'usage du style indirect ou de formules de résumé du type : *et tant bien l'endoctrina touchant sciences literalles que mestier ne luy fust de plus estudier* (Br°). En effet l'une des caractéristiques de l'imprimé est l'usage très fréquent du style indirect aux dépens des discours directs, dont faisait abondamment usage la mise en prose bourguignonne, ce qui a pour effet de réduire considérablement les passages de dialogues : par exemple, une longue discussion entre Philippe et ses barons est réduite à un bref discours conseillant d'appeler des renforts. La répartition en chapitres tend de plus à rassembler en un seul les événements qui, dans la prose bourguignonne, sont éclatés en de très courts chapitres : ainsi lors des scènes de conseil, au lieu de séparer, comme dans le manuscrit bourguignon, les interventions de chacun des intervenants, le texte les fait se succéder dans un seul développement, souvent au style indirect.

Au contraire du texte bourguignon qui ne parle que des ancêtres directs de Rommadanaple, future épouse de Florimont, l'imprimé conserve un prologue historique (p. aII = p. 3) proche de la version en vers, auquel il ajoute quelques remarques ou

développements de son cru, dont un énorme anachronisme qui présente Philippe de Macédoine comme vivant *selon la loy chrestienne* (*ibid.*). On y trouve la même référence à la refondation de Rome (antérieurement Pallantée) [Aimon, v. 121-128] et à la mort de Rémus, épisodes sur lesquels vers et prose ne s'attardent pas, l'un parce qu'il n'en a pas le loisir (*qu'il ne me loist*, v. 128), l'autre parce que ce sujet est trop éloigné de sa matière. L'imprimé ajoute qu'après la mort de Philippe, les Romains se sont emparés du royaume<sup>31</sup>. Il reprend ensuite l'histoire des deux sœurs, dont l'une épouse Madian, qualifié par les deux textes de *courtois*, et la seconde Brutus, fondateur de la Bretagne avec son compagnon Corineus [Aimon, v. 141-157] ; là encore, le texte du prologue se termine par un couplet moralisateur et fortement misogyne sur *les femmes de maintenant qui font de telle malicieuse sedition et quasi d'art dyabolique qu'en peu de temps ilz desonorent les biens par leurs maris conquesez.*

\*\*\*

On ne retrouve donc rien, dans la version imprimée, de ce qui faisait la spécificité de la mise en prose bourguignonne de l'œuvre d'Aimon de Varennes, la conquête par Florimont de l'ensemble du monde méditerranéen d'Orient en Occident. Il n'y a en effet pas vraiment ici de rapport à l'Histoire ou à la politique comme dans le manuscrit bourguignon 12566. Il n'y a pas non plus de longues descriptions de combat, qu'il s'agisse de celui contre le monstre, de ceux qui opposent Florimont à Candiobras ou de l'épisode carthaginois. Reste un récit qui vise à l'efficacité, qui veut rendre clair à ses lecteurs le déroulement des faits, et qui, malgré un goût certain pour l'expression fréquente d'une sagesse proverbiale, se veut d'abord un roman d'aventures chevaleresques.

30093 signes

---

<sup>31</sup> [...] comment le royaulme de Macedoyne fut par les Romains en province converty apres la mort de Macenius qui fut roy de Grece devant la reedification de Rome. » (*ibid.*)